FABBRICA

Scénographie
Vincent Tordjman

FABBRICA

Un archaïque procédé de théâtre nous sert de support à ce conte ouvrier contemporain, qui mélange Histoire et rêve : une verrière à 45° fabrique des reflets de projections faites au sol qui se superposent à d'autres images au lointain. Ainsi tout un jeu de brouillage entre lumière des projecteurs, images vidéoprojetées réelles et réflexions s'opère.

"Les derniers éléments de cette réussite totale, et non des moindres, sont les éléments techniques de la création, tous de grande qualité. En premier lieu, la scénographie de Vincent Tordjman : une immense verrière inclinée sur un sol minéral ; derrière elle, des passerelles et un écran, où l'on voit surgir la bouche béante du haut-fourneau qui se transforme en paysage minier (magnifique vidéo de Jérôme Vernez). On croit voir aussi des nuages emportés par le souffle du vent (lumières de Christian Pinaud, elles aussi superbes). Cet univers étrange, totalement irréaliste, nous renvoie cependant à celui de l'usine dont il s'inspire, notamment par la couleur, toutes les nuances du gris : celui du fer et de l'acier, des fumées, des visages barbouillés de limaille."

Marie-Christine Harant,
Les Trois Coups, décembre 2009

Fabbrica
de Ascanio Celestini
Théatre Vidy-Lausanne – Lausanne
–

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Cidalia da Costa

Lumières
Christian Pinaud

Chansons
Giovanna Marini

Interprétation
Serge Maggiani, Agnès Sourdillon

Chant
Sandra Mangini, Germana Mastropasqua,
Xavier Rebut, Giovanna Marini

Collaboration artistique
Zohar Wexler

Production
Compagnie Charles Tordjman – Nancy

REVUE DE PRESSE

LE PETIT BULLETIN
Du 11 au 17 novembre 2009

| THÉÂTRE |

«Entre fantastique et brutalité»

La Fabbrica évoque le destin de plusieurs générations d'ouvriers sur fond de récit fabuleux. Après avoir lu le texte (très fort), on a demandé au metteur en scène Charles Tordjman de nous en dire un peu plus. Morceaux choisis. Propos recueillis par Aurélien Martinez

© Maurice Jacques

Ascanio Celestini (l'auteur)

«J'ai été très surpris quand je l'ai vu à Rome pour la première fois : les gens venaient le saluer à la terrasse du café, lui demander des autographes… J'ai constaté à quel point il était connu pour son engagement à la télévision italienne – sur la seule chaîne qui ne soit pas véritablement berlusconienne – où il fait des chroniques très acides ; mais aussi pour ses activités de chanteur, réalisateur, écrivain, homme de théâtre… Tout ça alors qu'il n'a que trente-huit ans ! Celestini est l'un des héros du théâtre de narration en Italie, avec souvent un acteur sans décor et sans costume qui vient raconter l'histoire profonde de l'Italie ; tradition que l'on n'a pas en France»

Le texte

«J'ai rarement lu de textes où les questions politiques et sociales liées à l'industrie et à la classe ouvrière croisaient à ce point le fabuleux. J'ai été très séduit par ce mélange entre fantastique et brutalité. Celestini raconte une histoire de l'Italie de façon allégorique, tout en abordant la question de la désindustrialisation – une question d'ailleurs qui ne touche pas seulement l'Italie mais toute l'Europe – sans être véritablement partisan. Même si évidemment, on sent qu'il n'a pas choisi le camp des patrons ! Il raconte cela comme une histoire qui n'existera plus, mais sans volonté revendicative : il parle simplement du présent, du travail, de la souffrance au travail, voire de la mort au travail. Bien sûr, son texte peut avoir des ricochets sur les ouvriers contaminés pas l'amiante, ceux qui meurent à France Télécom, ceux dont les usines disparaissent…»

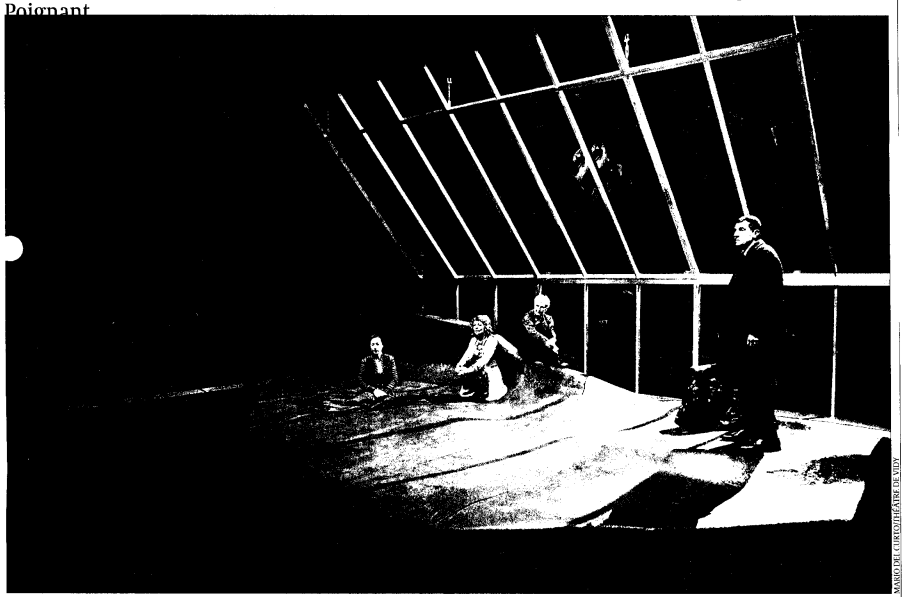
La mise en scène

«Suite à ma demande, Celestini a accepté la division du monologue en deux, pour un homme et une femme. Je lui ai aussi dit, compte tenu de ce que j'avais décelé intuitivement dans le texte – cette trace du fabuleux, mais aussi du sacré –, que j'aimerais bien ajouter des chants, en pensant évidemment à Giovanna Marini [une figure de la chanson populaire italienne NDLR]. *Il était emballé ! Je l'ai rencontrée le lendemain, elle m'a tout de suite dit oui, et on a commencé le travail avec deux acteurs et le trio aligné sur sa voix, avec des chansons héritées des chants polyphoniques italiens et d'autres plus religieux. Vous avez d'ailleurs la chance que Giovanna Marini vienne à Grenoble, elle ne fera pas toutes les villes de la tournée vu son âge»*

▲ LA FABBRICA
Du mardi 17 au vendredi 20 novembre, à la Salle de Création de la MC2

«La Fabbrica», la folle flamme des hauts-fourneaux

Scène Un spectacle théâtral et musical retrace l'Italie ouvrière de l'entre-deux-guerres. Poignant



MARIO DEL CURTO/THÉÂTRE DE VIDY

Un toit d'usine laissant apparaître parfois un ciel étoilé comme un soir d'été. Et dessous, l'histoire de trois générations d'ouvriers. ARCHIVES

Marie-Pierre Genecand

Le travail en usine est une réalité rude, sans pitié. La montée du fascisme, un sujet oppressant. Pourtant, *La Fabbrica*, qui, à Vidy-Lausanne, retrace l'histoire d'une usine italienne témoin du communisme flamboyant, puis du fascisme rampant, se présente comme un spectacle espiègle, doux et musical au sens large du terme. C'est que l'auteur, Ascanio Celestini, a puisé dans la tradition fantastique des contes populaires pour évoquer l'épopée des Fausto, fils, père et grand-père qui traversent les disgrâces ouvrières aux côtés d'Assunta, belle comme une madone et dépositaire d'un lourd secret. Sur scène, comédiens et chanteurs prolongent la magie.

«Soulever des trappes de silence pour faire chanter l'histoire où il semble qu'on ait voulu la faire taire.» Charles Tordjman excelle dans les entreprises de dévoilement. En 2005, au Théâtre Le Poche, puis à Vidy, le metteur en scène français aménageait un écrin approprié à *L'Eloge de la Faiblesse*, célèbre essai d'Alexandre Jollien où l'auteur romand, handicapé, dialogue avec Socrate sur les notions de normalité et d'anormalité. En scène, Robert Bouvier et Yves Jenny rendaient ce duo-duel facétieux, malgré la gravité de l'énoncé.

Même tonalité dans *La Fabbrica*, ces jours, à Vidy. Dans un décor de sheds vitrés, le plus souvent plongés dans la semi-obscurité, sous ce toit d'usine laissant apparaître parfois un ciel étoilé comme un soir d'été, Agnès Sourdillon et Serge Maggiani se passent le relais d'une lettre d'un fils à sa mère. Une longue, très longue lettre où l'ouvrier, contraint de se couper l'annulaire gauche pour ne pas être licencié, raconte l'histoire des Fausto, trois générations confrontées à l'enfer des hauts-fourneaux. Comment l'acier bouillant à 1500 degrés a désintégré la jambe du dernier de la lignée. Et comment, avant, les deux autres ont fini la tête dans un trou près du fleuve pour avoir connu le secret d'Assunta, beauté insolente incarnant l'Italie belle et cruelle, celle de Mussolini et de l'ère glaciaire de l'entre-deux-guerres.

C'est beau et buté comme un chant révolutionnaire

Dans cette suite d'éblouissements et de travaux forcés, les rassemblements militants finissent dans le sang, les fils empoisonnés au mercure reviennent la nuit manger des poires que le père inconsolable leur a cueillies et des enfants difformes naissent d'accouplements maudits. Mélange de folie lunaire et de bon sens populaire. Les deux acteurs se font les vecteurs amusés, voire étonnés, de tant de miracles et de destins tracés dans l'acier. Posés çà et là d'un décor qui, au sol, figure la terre brûlée, ils fixent le public et détaillent avec soin les péripéties de ces ouvriers à la fois élus et damnés. C'est beau et buté comme un chant révolutionnaire.

De la musique, il y en a d'ailleurs dans ce spectacle sans âge. Tout le temps. Sous la direction de Giovanna Marini, un trio de polyphonies vocales reprend chaque élément de la fable dans des compositions râpeuses et nasillardes. Criardes, même parfois. Juste contraste, poignant, avec le récit tout en douceur distillé par les deux acteurs. Comme si ces voix à cran crachaient la colère de la terre que la parole, sur ses gardes, a appris à masquer. L'histoire qu'on a voulu faire taire, disait le metteur en scène. Elle a toute sa place dans cette ode aux sacrifiés.

***La Fabbrica**, jusqu'au 12 décembre, au Théâtre Vidy-Lausanne, à Lausanne, 021/619 45 45, www.vidy.ch, 1h 45*

JDD.fr – Le blog d'Annie Chenieux / Samedi 9 Janvier 2010

Giovanna Marini chante pour *la Fabbrica* d'Ascanio Celestini

Un jeune auteur italien puise son inspiration dans la réalité sociale. Découverte.

Dernière Agnès Sourdillon, le trio chantant dirigé par Giovanna Manni. Au fond: Serge Maggiani. (Eric Didym)

La Fabbrica * * *

Théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses, Paris 18e. Tél. 01 42 74 22 77. Jusqu'au 16 janvier.

Jusque là, sa renommée n'avait pas franchi les Alpes. Grâce à Charles Tordjman, on ne peut ignorer désormais Ascanio Celestini, auteur né à Rome en 1972, un témoin de son époque qui fonde son travail sur le recueil de la parole. Dans *la Fabbrica*, il entremêle la mémoire ouvrière (des grandes heures de la sidérurgie à la mondialisation), la réalité historique (le fascisme) et un imaginaire traversé par des personnages dignes de contes: Assunta, belle comme la madone, dont le troublant secret rappelle l'univers fellinien, et Fausto, ouvrier de père en fils. La mise en scène de Tordjman est soulignée par une scénographie qui évoque l'architecture des hauts-fourneaux, la mort d'une condition, la disparition d'une langue, de pans de vie. Usine? Le mot même est en voie de disparition. "Narracteurs" habités, Agnès Sourdillon et Serge Maggiani sont suivis par _et c'est le « plus » de cette création_ un trio de chanteurs conduits par la grande Giovanna Marini, celle-là même des chants de lutte traditionnels qui a composé spécialement des chansons pour accompagner le spectacle. Elle lui donne les accents d'un oratorio poétique.

ET AUSSI

- Des croisades.. déjantées
- Une Vie parisienne décoiffée et décoiffante
- Les critiques théâtre du JDD

LE JDD EN PDF

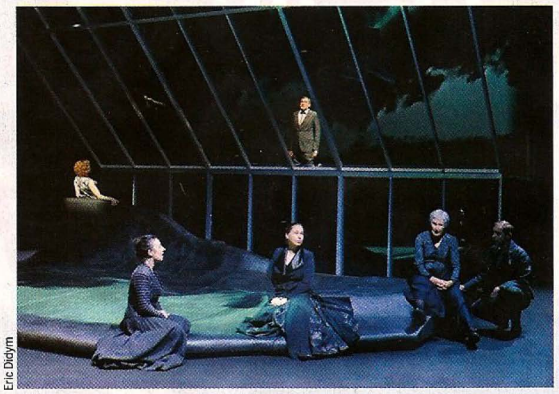
Les Inrockuptibles / Mercredi 13 Janvier 2010

La Fabbrica d'Ascanio Celestini, mise en scène Charles Tordjman avec au chant Sandra Mangini, Giovanna Marini, Germana Mastropasqua et Xavier Rebut
Jusqu'au 16 janvier au Théâtre des Abbesses, Paris XVIIIe, tél. 01.44.74.22.77, www.theatredelaville-paris.com

Une fantasmagorie poético-sociale pour narrer l'épopée d'une usine sidérurgique.

Un jeune homme écrit à sa mère : Fausto, chef d'équipe à la Fabbrica, a une jambe en moins. Du fait de cette "disgrâce", on ne peut pas le licencier. Trois cents ouvriers ont déjà été mis à la porte de cette usine sidérurgique, mais trois mille encore doivent encore être virés. Le jeune homme qui travaille sous les ordres de Fausto, ne souffrant d'aucun handicap, risque fort de perdre son travail.

Ascanio Celestini part de cette relation physique à l'usine, qui passe même par la mutilation, pour remonter aux origines – ce qu'il désigne comme *"l'ère des géants"* – à travers un récit fabuleux où le réalisme est tissé de légende. Cet écrivain italien encore inconnu du public français renouvelle à sa manière l'art du conte, comme on le découvre dans ce spectacle délicat finement interprété par les comédiens Agnès Sourdillon et Serge Maggiani. A la fois narrateurs et personnages de cet enchevêtrement de récits, dont la forme épistolaire n'est peut-être qu'un trompe-l'œil, ils nous font traverser le temps à travers trois générations de Fausto (père, fils et petit-fils), des premières années du XXe siècle à la mondialisation. Les interventions en contrepoint d'un trio vocal – sur des musiques écrites et interprétées, entre autres, par Giovanna Marini – accentuent la dimension fabuleuse de cette fantasmagorie poético-sociale. Car l'histoire de la Fabbrica relève du légendaire, avec des personnages incroyables comme cette Assunta, *"belle comme la Madone"*, à laquelle aucun ouvrier ne résiste, pas même le grand-père de Fausto. Les amants d'Assunta disparaissent les uns après les autres parce qu'elle a un secret qu'ils ne peuvent pas révéler. Il y a beaucoup de secrets dans ce labyrinthe narratif en forme de puzzle. Certains impliquent même Mussolini en personne. Tous seront dévoilés, les fragments ajustés et la boucle bouclée tandis que le spectacle gagne en intensité jusqu'à la délocalisation de la Fabbrica quelque part en Chine ou en Afrique. Ou comment aborder efficacement le social sous l'angle du fantastique. Remarquable. **Hugues Le Tanneur**



Eric Didym

Les Trois Coups
Le seul journal quotidien du spectacle vivant

Samedi 12 décembre 2009

« La Fabricca », d'Ascanio Celestini (critique de Marie-Christine Harant), Théâtre des Treize-Vents à Montpellier

Une « Fabricca » de belle Manufacture

Quelle belle surprise que cette « Fabricca », vue un peu par devoir. En effet à trop ingurgiter des pièces militantes et politiquement correctes, on est gagné par la surdose et la lassitude. Grâce à Charles Tordjman et à sa superbe adaptation du roman épistolaire d'Ascanio Celestini, la classe ouvrière monte au paradis, le spectateur aussi. Un oratorio épique époustouflant.

Le thème est celui qui continue à faire régulièrement la une du « 20 heures », par ce qui est hélas presque quotidien. Une fermeture d'usine en Italie, comme il y a eu en Lorraine, comme il y en aura encore dans le Nord et un peu partout dans l'Europe. Des hauts-fourneaux qui se taisent pour toujours. Des ateliers qui partent en pièces détachées quelque part en Asie. Des ouvriers au chômage, désespérés puisque, avec la fermeture de l'usine, c'est toute leur vie qui s'arrête, la leur, celle de leurs enfants, de leurs pères et de leurs ancêtres. Voilà ce que raconte *la Fabricca*. Un beau sujet grave.

Un oratorio païen

En partant de ce matériau, Ascanio Celestini a eu l'idée d'écrire un roman épistolaire fascinant, aisément transformable en bouleversant monologue de théâtre. L'ouvrier raconte à sa mère sa vie à l'usine : Fausto, le chef à qui il manque une jambe ; Paride Pietrasanta, le patron qui rêve de grandeur ; Assunta, belle comme une madone et son lourd secret ; la montée du fascisme ; la Grande Guerre ; la fin de l'usine. L'écriture poétique, imagée, porte en elle une musicalité proche de celle d'un oratorio païen, proche de la tragédie antique.

C'est une manne pour Tordjman, qui a exploité cette particularité d'une façon lumineuse. Le metteur en scène a demandé à Giovanna Marini de composer des chansons. Un trio intervient. Tel un chœur de polyphonies, il reprend les épisodes. Idée géniale pour dédramatiser la situation au premier degré et l'élever au niveau d'une épopée tragique. Sandra Mangini, Germana Mastropasqua et Xavier Rebut, dont les tessitures se mêlent ou se séparent selon les scènes, transportent le public vers des sphères sublimes. Autre excellente idée de Tordjman : celle de faire dire le monologue par deux comédiens, un homme et une femme, Serge Maggiani et Agnès Sourdillon, tous deux excellents. Leur duo donne au récit sa théâtralité et valorise la musicalité de la langue.

Les derniers éléments de cette réussite totale, et non des moindres, sont les éléments techniques de la création, tous de grande qualité. En premier lieu, la scénographie de Vincent Tordjman : une immense verrière inclinée sur un sol minéral ; derrière elle, des passerelles et un écran, où l'on voit surgir la bouche béante du haut-fourneau qui se transforme en paysage minier (magnifique vidéo de Jérôme Vernez). On croit voir aussi des nuages emportés par le souffle du vent (lumières de Christian Pinaud, elles aussi superbes). Cet univers étrange, totalement irréaliste, nous renvoie cependant à celui de l'usine dont il s'inspire, notamment par la couleur, toutes les nuances du gris : celui du fer et de l'acier, des fumées, des visages barbouillés de limaille. Le son, créé par Ludovic Glulielmazzi imite, lui, les ronflements des machines, les crissements, et tous les bruits induits par la sidérurgie lourde. Là encore, le vacarme assourdissant devient une musique lancinante. Et, enfin, on n'oubliera pas la lumineuse simplicité des costumes, ceux de Cidalia Da Costa, dans des camaïeux de noir et de gris, intemporels. ¶

Marie-Christine Harant
Les Trois Coups
www.lestroiscoups.com

« la Fabricca » | © Mario Del Curto

***La Fabricca*, d'Ascanio Celestini**

Théâtre de la Manufacture • 10, rue du Baron-Louis • 54014 Nancy
03 83 37 42 42 | télécopie : 03 83 37 18 02
www.theatre-manufacture.fr
public@theatre-manufacture.fr
Mise en scène : Charles Tordjman
Avec : Serge Maggiani, Agnès Sourdillon
Trio de chanteurs : Sandra Mangini, Germana Mastropasqua, Xavier Rebut
Chansons : Giovanna Marini
Scénographie : Vincent Tordjman
Création costumes : Cidalia Da Costa
Création lumière : Christian Pinaud
Théâtre des Treize-Vents • domaine de Grammont • 34000 Montpellier
Réservations : 04 67 99 25 00
Du 1er au 4 décembre 2009, les mardi, mercredi, jeudi à 19 heures, le vendredi à 20 h 45
Durée : 1 h 40
21 € | 14 € | 11 €
Tournée
– 9 au 23 décembre 2009, Nancy
– 5 au 16 janvier 2010, Paris, Théâtre de la Ville (Abbesses)
– 19 janvier 2010, Verdun

Tageblatt
ZEITUNG FIR LËTZEBUERG

L'ouvrier jeté comme un sale papier

27/11/2009 09:51:00

„La Fabbrica" est une fresque poético-réaliste, qui trace une histoire de l'Italie contemporaine

Au nom de termes aussi abstraits et froids que rationalisation, restructuration et rentabilisation, il devient de plus en plus monnaie courante dans notre monde économique acharné de fermer des sites de production et de transférer leurs infrastructures et intendances dans un pays en développement pour y faire grimper ses propres actions et profits. Marc Weinachter

Restent, sonnés sur le tapis, de pauvres misérables ouvriers – ayant toujours assuré avec fidélité et fierté l'identité de l'entreprise –, dorénavant mis à l'écart et oubliés comme des pestiférés.

Avec sa remarquable pièce-témoignage, l'auteur dramatique italien Ascanio Celestini, né à Rome en 1972, entraîne le public dans la splendeur, la magie, la chute et la mort d'une usine sidérurgique dans l'Italie du 20e siècle, symbole de la réussite et de la disparition de toute une glorieuse ère industrielle.

Donnant la parole à un ouvrier, entré en usine en 1949, cette tragi-comédie relate, à travers des lettres adressées à sa mère pendant 50 ans, bonheurs et malheurs d'un travailleur au service du gueulard.

D'un décor assez sombre, coupé par une grande verrière d'usine, donnant sur la silhouette spectrale d'un imposant haut-fourneau, se dégagent lentement, comme traînant tristesse et amertume, cinq personnages au regard endurci et décidé.

Dans cette poignante scénographie de Vincent Tordjman, deux excellents comédiens, Serge Maggiani et Agnès Sourdillon, se feront les narrateurs solidaires des expériences et luttes vécues au fil du temps par l'ouvrier témoin tandis que trois chanteurs, à la corde très sensible, Sandra Mangini, Germana Mastropasqua et Xavier Rebut exprimeront, tel l'antique chœur grec, déchirements et révoltes en notes aiguës. Dans le sillage direct de Jean Vilar, initiateur et promoteur du théâtre populaire, le metteur en scène Charles Tordjman ne s'investit pas tellement dans une plus large propagation des auteurs classiques, mais vise avant tout dans son théâtre engagé une meilleure appréhension et critique réaliste des problèmes sociaux de notre temps. Ainsi, par le truchement de „La Fabbrica" de Celestini, il fait revivre, à l'exemple du contremaître Fausto et de sa famille, trois générations d'ouvriers sidérurgiques aux destins différents: les géants, les seigneurs et les estropiés.

Trois générations d'ouvriers

Les premiers, grands gaillards optimistes, réussirent, à la force des poignets, à mettre sur pied et développer la sidérurgie. Les seconds, fiers de la réalisation de leurs aînés, se sentirent comme anoblis par leur tâche à l'usine, considérant cette dernière comme leur domaine.

Quant aux troisièmes, ayant connu les affres de la guerre et plus tard celles de la récession, rares furent ceux qui allaient longtemps survivre, mutilés dans leurs corps et âmes. Et puis cette terrible arnaque finale portant, avec le démontage de l'usine et la vente du haut-fourneau en Chine, le coup de grâce à cette „Fabbrica", autrefois si resplendissante et dynamique. Avec la disparition de l'entreprise et de ses travailleurs, ne restera plus qu'un accusant terrain vague sur lequel se baisse en ultime consolation l'ombre de la nuit. Surgit, à cette place, automatiquement le souvenir douloureux de la désagrégation dite crépusculaire de l'ancienne Arbed. En dehors de sa biographie, „La Fabbrica" se veut également récit épique éloquent de l'esprit de famille, de camaraderie et de solidarité caractérisant le milieu ouvrier.

Réalisme et merveilleux

Mêlant au réalisme cru le romanesque merveilleux, l'auteur évoque la fascinante figure de la belle Assunta, au visage de Madone, luttant froidement pour l'égalité de droit des femmes à l'usine, et comblant un peu plus tard chaleureusement les hommes par l'accueil de ses trois seins miraculeux. Font également apparition deux figures peu sympathiques sinon abjectes: le rusé patron et tenant Pietrasanta, ne pensant qu'à élargir avec sa terre son influence et puis l'ignoble fasciste de Giovanni Berta, sacrifiant des milliers d'ouvriers dans la production de poudres et gaz toxiques, destinés aux armées du Duce.

Ce chapitre d'histoire politique et industrielle, révélé avec originalité et intelligence et commenté avec lucidité et émotion, allait fixer intensément l'attention participative du public, notamment celui de tous ces jeunes lycéens qui, en une soirée au théâtre, apprirent et comprirent un tas de drames restant souvent lettre morte à l'école.

Particulièrement celui de la fermeture d'une usine avec sa horde de licenciements; réalité tragique échappant apparemment aux cerveaux robotisés des grands décideurs calculateurs et spéculateurs.

LesEchos.fr

LA FABBRICA d'Ascanio Celestini

Une tragédie du monde ouvrier

[07/01/10]

Mise en scène de Charles Tordjman. Chansons de Giovanna Marini. A Paris, Théâtre de la Ville (01.42.74.22.77) jusqu'au 16 janvier. Durée : 1 h 50

Elle n'est plus là, la fabrique. Pourtant on devine son ombre portée, sur la scène, derrière la grande verrière du souvenir. Un fantôme d'usine, qui a licencié ses ouvriers par vagues, avant de disparaître. « La Fabbrica » est un bien beau texte d'Ascanio Celestini, auteur généreux et fantasque dans la tradition vaguement anar de Dario Fo. Charles Tordjman, qui avait déjà monté « Daewoo » de François Bon, continue d'interroger notre monde en crise. Il n'est pas le seul. De Laurent Pelly, qui va mettre en scène ces jours-ci « Mille Francs de récompense » de Victor Hugo à Toulouse, à Francis Rambert, qui nous propose « Une (micro) histoire économique du monde, dansée » à Gennevilliers, en passant par la Comédie-Française, qui ressuscite « Les Affaires sont les affaires » d'Octave Mirbeau, l'argent, la finance, l'industrie, l'entreprise… sont devenus le décor récurrent de nos scènes de théâtre.

Des personnages demi-dieux

« La Fabbrica » raconte l'épopée d'une usine sidérurgique sur trois générations, jusqu'à sa fermeture et sa délocalisation à l'aube des années 1960 (déjà…). Sur la scène des Abbesses, pas de troupe pléthorique : deux acteurs seulement, Serge Maggiani et Agnès Sourdillon, et un quatuor de chanteurs, mené par la pasionaria Giovanna Marini, nous délivrent le texte étonnant de Celistini, qui a la forme d'un monologue « épistolaire ».

Un homme, qui chaque jour de sa vie écrivait une lettre à sa mère, a manqué une fois à son devoir : le jour de son embauche à La Fabbrica, le 16 mars 1949. Des années plus tard, il lui envoie enfin cette lettre, qui résume le drame d'une vie -la sienne -et d'une mort -celle du monde ouvrier. On pourrait craindre le pamphlet ou le récit documentaire indigestes, mais avec une habileté et une élégance sans pareilles, Celestini nous trimbale dans un monde sinistre et merveilleux, mêlant la fable sociale, le conte et l'histoire à vif. Les personnages sont des demi-dieux, du patron tout-puissant à l'aristocrate ouvrier, en passant par Assunta, la fatale madone au mirifique secret…

Charles Tordjmann est un de nos metteurs en scène les plus vifs et les plus exigeants. Sa mise en scène, sobre, est d'une grande évidence. Le « narrateur » est double. Avec justesse, Serge Maggiani et Agnès Sourdillon se renvoient la balle, tour à tour graves et drôles. Ils sont princes-ouvriers, héros de tragédie avant toute chose. Le quatuor fait figure de choeur grec -sauf qu'il est italien !

Sombre et distancé

Dans les compositions de Marini, il y a toute la verve et l'entrain des chants militants de la Péninsule, avec un supplément d'âme désespéré -comme une fêlure, des dissonances voulues dans les harmonies. Le choeur résume en des chants douloureux les épisodes qui viennent d'être contés. C'est beau, troublant, jamais mélo.

Le décor inquiétant de Vincent Tordjman renforce le côté mortifère du drame. La verrière inclinée crée une sensation d'étouffement. Elle est aussi créatrice de magie : distend les formes du décor, fait danser les reflets de lumière. L'usine, qu'on aperçoit au début, se dissout bientôt dans un éther chargé de nuages et d'étoiles. Puis, on n'aperçoit plus qu'un magma de matière torturée -fonderie fondue, mausolée industriel.

Si le spectacle ne convainc pas tout à fait, c'est sans doute à cause de son parti pris trop austère, sombre et distancé. On est plus fasciné qu'ému, on ne palpite pas assez. Il y a du feu dans le texte de Celestini, des rires, un flot d'ivresse et de sueur, qui souffrent ici d'être systématiquement filtrés. Le feu des hauts-fourneaux est, il est vrai, depuis si longtemps éteint… Tordjmann ne cherche pas à nous divertir ou à nous enchanter, mais à nous faire réfléchir et changer.

PHILIPPE CHEVILLEY, Les Echos